

qu'au port, le corps de son fils bien-aimé ! On plaça avec respect ces restes sacrés dans la barque. Le vieillard ne s'était point défiguré dans sa chute ; il s'était trouvé étouffé sous les ruines ; seule, derrière sa tête, une blessure fut découverte, qui n'était révélée que par quelques gouttes de sang empourprant ses cheveux blancs. Son visage ne portait point l'expression terrible d'une fin violente : la mort l'avait trouvé à son poste, comme elle rencontre toujours l'homme de bien, et, sans souffrance, elle avait transporté ce héros chrétien dans ce monde de gloire et de bonheur où une couronne éternelle attend ceux qui, professant la religion du Christ, comme lui aussi ont passé, et sont morts en faisant le bien.

Le lendemain, les trois cercueils étaient en même temps déposés dans la tombe où les attendait déjà une mère et une épouse bien-aimée. L'équipage du *Dauphin*, les pêcheurs, toute la pauvre population de Kenneguen étaient réunis en larmes autour de cette fosse où l'on ensevelissait les derniers des Kersaldec. Ils avaient bien soutenu la devise de leur antique famille, et ils avaient fait une fin qu'eussent enviée leurs plus glorieux ancêtres.

Le vieux curé récita les dernières prières ; le capitaine du *Dauphin* fit présenter les armes à son équipage devant la tombe vénérée sur laquelle les matelots et pêcheurs avaient déposé trois couronnes : une de chêne pour le vieux Jacques, une de laurier pour le soldat, et une de roses pour le prêtre. Après avoir apporté son tribut de prières et de regrets, chacun se retira de ce lieu de tristesse.

Seul, un vieux fosseyeur resta dans le champ du repos, refermant avec respect la tombe des trois martyrs...

Au loin, la mer immense faisait entendre au pied de la plage solitaire son murmure solennel, la brise agitait doucement les noirs cyprès du cimetière silencieux, tandis qu'au bas de la falaise déserte, le pavillon français flottait à mi-mat sur le *Dauphin*, comme un voile de deuil, et, d'heure en heure, la grande voix du canon s'élevait, ébranlant les échos de la plage, pour saluer les trois hommes de bien qui avaient offert ensemble le suprême sacrifice de leur vie, l'un à son Dieu, l'autre à sa Patrie, et l'autre à son devoir.

J. Colomier

LES BOUQUINS DU VIEIL ÉPICIER-VOISIN

Voici que la passion de bouquiner me gagne. Ce n'est pas un mal assurément. Toujours est-il que depuis que M. E. Z. Massicotte, dans un récent article, a bien voulu nous avouer que l'épicier du coin alimentait sa soif de collectionneur, je nourris le fol espoir que notre fournisseur doit avoir, lui aussi, comme son semblable du coin, des vieux livres, quelques anciennes reliques littéraires.

Et qui sait, me disais-je hier, si, par suite de transactions commerciales, je ne découvre pas au milieu de ses factures quelques volumes poudreux datant d'au-delà un siècle !

C'était peu probable, et cependant la folle du logis trottant toujours, j'imaginai ma surprise ; je me surprénais presque, dans ma joie délirante, aux genoux de cet épicier-voisin, le suppliant au nom de la *Société des Antiquités* de me céder ce bouquin ; je me voyais, les yeux humides, la mine suppliante, confondue en remerciements prolongés.

Dieu sait ce que le bouquineur a de cauchemars et combien son imagination projette !

Je me suis donc mise en route hier après-midi pour l'épicerie du Père Daniel. La pluie tombait torrentielle, et le vent, s'engouffrant dans mon parapluie, le tournait d'un côté diamétralement opposé. Heureusement, pensais-je, les passants se font rares et personne ne rira de ma mésaventure.

J'accélère le pas involontairement : le terrible

aquilon m'entraîne. J'arrive enfin au but de ma course.

Bon, me dis-je, monsieur Daniel est seul, ce sera moins gênant.

— Bonjour monsieur Daniel.

— Bonjour mam'selle Louise. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Ce qu'il y a pour mon service ? Ah ! vous ne le devinez jamais, mon bon monsieur Daniel. Imaginez que je suis à faire une collection de vieux livres...

— De vieux livres, mam'selle Louise, et pourquoi faire, je vous demande ?

— Vous savez bien que les jeunes filles ont toutes sortes de fantaisies, monsieur Daniel...

— Ah ! pour ça, je suis avec vous, pas rien que les jeunes filles je vous assure qui ont des caprices.

— Vrai ? Le sexe fort aussi a des faiblesses puériles.

— Pour le sûr, que c'est vrai, mam'selle Louise. Tenez par exemple, moi, Baptiste Daniel, j'ai eu pendant ma jeunesse le caprice le plus désolant, le plus décourageant et qui a presque fait mourir ma mère de chagrin.

— Allons donc ! vous, avoir un caprice aussi effrayant que vous le dites, monsieur Daniel ? Une nature calme et paisible comme la vôtre ? Mais, il faut que je vous dise que je suis venue vous de...

— Eh bien ! oui. Que voulez-vous ? Je ne suis pas un ange après tout et Dieu me pardonnera bien ce petit défaut.

— Sans doute. Vous avez assez de qualités pour le faire absoudre, et soyez sans inquiétude là-dessus. Je suis donc venue vous demander...

— Si vous saviez combien ce caprice d'enfant m'a donné à souffrir par la suite. Je n'ai jamais voulu aller à l'école, j'avais en horreur l'étude et aussi je vous avouerai que j'ai cinquante-cinq ans, j'aurai cinquante-six à la Toussaint, et que je suis le plus ignorant et le plus stupide des mortels.

— C'est trop d'humilité cela ; si vous saviez comme votre réputation d'homme intelligent est établie dans le quartier !

— Vous êtes flatteuse, mam'selle Louise.

— Non, je ne suis pas flatteuse, et ce que je dis là est réel. Mais, je ne suis pas venue ici par une pluie battante, par un vent à vous enlever au troisième ciel, pour émousser votre humilité. Je vous disais tantôt que je suis à faire une collection précieuse, et je viens vous demander si vous n'auriez pas sur les rayons de votre bibliothèque quelques vieux volumes inutiles pour vous et qui seraient tout un trésor pour moi...

— Si j'en ai, mam'selle Louise, ils sont d'un format très mince par exemple, mais j'en ai. Je me rappelle même lorsque j'ai fait la toilette du magasin pour Pâques, avoir serré une caisse pleine de vieux livres, mais chiffons...

— C'est cela, c'est cela que je désire, m'écriai-je toute palpitante de joie.

— Holà, Léon, criait-il à son commis, apporte donc ici la boîte que tu as déposée dans l'appartement en arrière il y a quinze jours ?

Quel heureux hasard ! pensai-je en moi-même. Je savais bien que mon épicier est aussi intelligent que l'épicier du coin de M. E. Z. Massicotte ! Si je n'ai pas la bonne aubaine de mettre la main sur un recueil de chansons du dix-huitième siècle, je serai peut-être amplement récompensée par la découverte de quelques documents inédits, de quelques vieilles paperasses authentiques... Et l'imagination allait son train.

Pendant que je me laissais ainsi aller à l'espérance de voir mon rêve enfin se réaliser, je m'entendis appeler.

— Passez donc, s'il vous plaît, par ici, mam'selle Louise, Jacques a étalé les volumes sur le comptoir et ma femme descend vous aider dans vos recherches capricieuses. Vous savez, moi, je ne connais rien et je ne sais pas assez lire pour défricher quelque chose.

— Je trouverai bien tout moi-même. De grâce, ne dérangez pas madame Daniel pour cela.

J'approchai, poussée par une anxiété fiévreuse et la hâte impatiente de feuilleter ces vieux bouquins. Mais, ô malheur ! à peine eus-je jeté les yeux sur les fameux bouquins que je reculai épouvantée, désappointée, désenchantée. Je venais d'apercevoir,

étalés en effet, les terribles almanachs du *Radway ready relief*, du *Sirope calmant*, du *Giltedge soap*, et mille autres brochures insignifiantes, réclames, pour la plupart !!! Cette vue causa un effet magique.

J'eus un instant la pensée que j'étais l'objet d'une plaisanterie, et que le bon monsieur Daniel ne voulait rien moins que rire de moi et de ma manie de bouquiner. Mais je changeai vite d'opinion quand je vis le pauvre épicier se troubler et s'informer avec une naïveté désopilante si l'odeur âcre de l'humidité n'avait porté au cœur...

Je riai haut du tragique dénouement de mes recherches d'antiquités ; je jurai de vaincre cette passion naissante, inoffensive.

Et je me dis bien bas que l'épicier du coin de M. E. Z. Massicotte avait l'intelligence infiniment plus saine et plus développée que ce pauvre Baptiste Daniel !

Evry.

LA POSE DU DRAPEAU SUR LA TOUR EIFFEL

(Voir gravure)

M. Eiffel a tenu parole. A la date du 31 mars, ainsi qu'il en avait pris l'engagement, l'énorme tour de mille pieds, dont la silhouette colossale surprend les regards et s'impose à l'étonnement, a été achevée. A l'occasion du couronnement de l'édifice, le grand ingénieur avait convié quelques personnes privilégiées à une fête à laquelle, outre les invités, assistaient tous les ouvriers du chantier.

Parmi les notabilités qui se sont trouvées au rendez-vous fixé pour une heure et demie, citons MM. Tirard, Jacques, Georges, Muzet, Mesureur, Ch. Garnier, etc., etc.

Une quinzaine d'intrépides seulement ont eu le courage de suivre M. Eiffel lorsqu'il a quitté la dernière plate-forme pour gagner la lanterne et, de là, l'étroit refuge qui la domine et qui se trouve ménagé autour du paratonnerre, provisoirement figuré par un énorme mât.

C'est que, pour arriver à ce sommet extrême, le chemin n'est pas des plus aisés. Plus d'escaliers, mais des tubes de fonte creux où l'homme le plus mince a quelque peine à se mouvoir, tout en gravissant les derniers mètres au moyen d'échelon de fer d'une raideur inquiétante.

Toutefois, M. Eiffel était accompagné d'une dizaine de vaillants, lorsque, à deux heures trente-cinq, il a tiré la corde servant à hisser l'énorme étendard tricolore qui s'est envolé gracieusement dans l'air, tandis qu'aux applaudissements de l'assistance émue et enthousiasmée le canon tonnait aux étages inférieurs.

C'était vraiment un spectacle imposant, et l'on a vu alors se produire un fait curieux et qui mérite d'être rapporté. Aux cris de : « Vive Eiffel ! vive la France ! » qui sortaient de toutes les poitrines, toutes les personnes groupées autour de l'éminent ingénieur ont échangé des poignées de mains cordiales, sous l'empire d'un élan spontané de commune admiration et de grandes sensations partagées.

La montée avait duré environ cinquante-cinq minutes. Il ne faut guère moins de temps pour monter sans se presser et sans fatigue sensible les dix-sept cent quatre-vingt-douze marches praticables qui accèdent à la lanterne.

La descente s'est opérée sans encombre, et l'on s'est retrouvé au pied de la tour entre les quatre prodigieux montants qui la soutiennent, pour écouter les discours prononcés par M. Eiffel et M. Tirard.

Les ouvriers, pittoresquement groupés sur les montants de l'édifice, sont accourus alors pour offrir des corbeilles de fleurs et des bouquets à M. Eiffel et aux contremaîtres, puis ils ont pris part à un lunch qui avait été disposé à leur intention.

M. le président du conseil a annoncé à M. Eiffel qu'il allait être proposé à M. le président de la République comme officier de la Légion d'honneur.

Cette distinction, aujourd'hui officielle, est accueillie avec joie par tous les admirateurs de l'œuvre gigantesque, si souvent déclarée impossible, et pourtant menée à bonne fin. Les ouvriers